

IMPACT n°53 : TRUE LIES

Interview : James CAMERON

Il a la réputation de dépenser beaucoup d'argent. Mais pas pour se remplir les poches, pour tout mettre à l'écran. Après des débuts hésitants dans la série B spaghetti (Piranha 2, Les Tueurs Volants), il s'impose brutalement avec Terminator. Et impose Arnold Schwarzenegger. Depuis cette belle année 84 et un Grand Prix à Avoriaz, James Cameron (quarante ans aujourd'hui) ne cesse de défier les lois de la pesanteur cinématographique. Aliens, Abyss, Terminator 2 reculent les frontières du possible cinématographique, Impossible n'est pas James Cameron, chirurgien d'une Totale où il greffe quelques morceaux d'anthologie de son cru...

Dans True Lies, vous racontez en fait la même histoire que celle d'Abyss, un couple à la dérive et qui, sous la pression de facteurs extérieurs, se retrouve...

Les histoires d'amour entre un homme et une femme qui se connaissent bien m'intéressent beaucoup plus que les histoires d'amour entre deux personnes qui ne se connaissent pas du tout. Dans ce cas-là, ce n'est plus de love story dont il s'agit, mais de lost-story. Je n'ai rien contre ce genre, mais, généralement, vous n'y trouvez pas matière à une profondeur émotionnelle, à des sentiments forts. Ce n'est pas avant d'avoir vécu six mois avec une personne, avant de vous être disputé pour des motifs idiots que vous êtes réellement en mesure d'affirmer votre amour. Je n'aime donc pas les histoires banales du genre un tel rencontre unetelle. Le cinéma romantique se consacre presque essentiellement à ce genre de scénario. Que ce soit dans Abyss ou dans True Lies, j'ai essayé de donner une dimension plus crédible à la love story basique. Quand on rencontre une fille, on ne tombe pas amoureux en un clin d'œil. On peut bien sûr s'attacher à sa beauté, à son état d'esprit du moment, mais pas plus. Une vraie relation se base sur le fait que vous pouvez vivre quinze ans avec une personne sans pour autant connaître tous les aspects de sa personnalité. Dans cette personne, vous ne voyez qu'une réflexion de vous-même ou ce qu'elle désire seulement vous montrer. C'est là le thème central de True Lies. Vous pouvez l'interpréter de manière tout à fait métaphorique, même si je ne l'ai pas conçu pour ce type d'analyse.

Comment vous y êtes-vous pris pour que cohabitent parfaitement une histoire très intimiste et une autre, totalement exubérante. En fait, il y a deux films dans True Lies...

Les deux histoires se déroulent en parallèle. Les émotions que ressentent les personnages sont réelles, fortes tandis que les coïncidences, les situations se veulent intentionnellement

absurdes, délirantes. Bill Paxton se fait passer pour un super-espion pour séduire Jamie Lee Curtis, elle-même dupe du fait que son paisible mari est à ce point secret parmi les agents secrets qu'elle ignore tout de ses activités. C'est la plus grosse et la plus absurde des coïncidences de True Lies. Si vous l'acceptez, c'est uniquement parce que le film conduit à une fable sur les rapports entre les hommes et les femmes. L'un des défis consistait à trouver le ton juste pour faire passer les improbabilités, les invraisemblances. En soi, l'histoire de True Lies est ridicule, mais elle amuse, elle divertit. Si les situations sont ahurissantes, les sentiments sont réels.

Est-ce vous qui avez décidé d'acquérir les droits de La Totale de Claude Zidi ?

Arnold Schwarzenegger a vu le premier La Totale et m'a confié que ce ne serait pas une mauvaise idée pour lui d'incarner un insignifiant père de famille doublé d'un super-espion. Ce personnage lui permettrait de concilier les deux pôles de sa carrière jusqu'à présent, l'action pure et la comédie. Une opportunité rêvée. Il m'a donc proposé d'acheter les droits du remake de La Totale. Si ce remake m'a intéressé, c'est bien sûr pour les éléments comiques, mais également parce que l'histoire m'offrait d'aller plus loin avec Arnold, de lui donner un rôle différent, de lui donner à franchir des obstacles inconnus pour lui jusqu'alors. Je pense qu'il apprécie ça chez moi. Je lui propose des défis inédits, et il s'empresse de vouloir les relever. C'est dans sa nature de vouloir toujours progresser. Lors de l'écriture du scénario, je ne lui annonçais que progressivement ce que je lui réservais. Au fur et à mesure, je lui téléphonais pour lui apprendre qu'il allait devoir parler français, arabe... D'ailleurs, comment trouvez-vous son français ?

Pas mal, bien que son accent germanique lui donne un ton très autoritaire...

Cela tombe bien dans la mesure où il donne des ordres à un type. Le français est une langue très dure pour les germaniques. Paradoxalement, l'arabe lui a posé nettement moins de difficultés.

Justement, à propos des Arabes, vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère. Certains journalistes américains ont même accusé True Lies de racisme !

Les Arabes de True Lies sont des méchants de bande dessinée, de dessin animé. Définitivement, le film n'a rien d'anti-arabe ; il est anti-terroriste. Nous avons choisi de mettre en scène des terroristes du Moyen-Orient sans jamais citer le moindre pays, ou la moindre faction politique. En étudiant la question, vous vous apercevrez que la majorité des groupuscules armés se concentrent dans cette région du monde. S'il y a 200 organisations terroristes au monde, 140 s'y trouvent. Logique donc que True Lies en tienne compte. Le film

ne délivre donc aucun message anti-arabe ; il montre seulement des méchants désirant nuire aux Etats-Unis. L'un des membres de l'équipe des agents secrets est d'ailleurs d'origine arabe, ce qui balaie les accusations de racisme. Bien sûr, certains me répondront que pour un bon Arabe, il y en a 200 de mauvais, que True Lies le sous-entend. Vous pouvez argumenter ce que vous désirez, mais j'ai ma conscience pour moi. Les terroristes auraient très bien pu être irlandais ou italiens ; cela n'aurait rien changé à True Lies !

On perçoit néanmoins dans True Lies la paranoïa des Américains vis-à-vis du terrorisme. Etait-ce conscient de votre part ?

Je suis canadien, bien qu'au fil des années je sois devenu très américain. Le scénario de True Lies a été rédigé bien avant l'attentat du World Trade Center. Après cet attentat, l'histoire a pris une couleur très différente de l'aspect purement fun que je désirais insuffler à l'attaque du terroriste Aziz. Nous étions à ce point engagés dans la production que nous n'avons pas pu changer quoi que ce soit. L'affaire du World Trade Center a tout particulièrement marqué les Américains car, pour la première fois, des terroristes agissaient à leur porte. Jusque là, en Occident, seule l'Europe endurait ce cauchemar. Le terrorisme constitue un sujet sérieux que je pourrais traiter sérieusement dans un autre film. Mais il n'est pas si évident que True Lies ne le tente parfois. Aziz, le chef des terroristes, est un personnage exagéré, complètement taré, un pitre dangereux. On se moque de lui ; sa méchanceté délirante amuse la galerie. Un représentant d'un lobby arabe aux Etats-Unis s'est d'ailleurs plaint auprès de moi de ce portrait caricatural, surtout dans la description physique. Il considérait que le port de la barbe lui donnait la dimension d'un macho héroïque. Toutefois, dans la culture arabe, la barbe représente un signe de virilité. Selon ce porte-parole, les terroristes étaient donc des connards machistes. Mais, pour moi, ce ne sont même pas des soldats. Les soldats font la guerre. Les terroristes sont des assassins.

Avec True Lies, n'avez-vous pas, comme Arnold Schwarzenegger, réalisé un rêve d'enfance, mettre en images une aventure de James Bond ?

Bien sûr. Mais True Lies se place à la fois en James Bond et en anti-James Bond. Eliminez le contexte de la Guerre Froide et les vilains d'envergure internationale, que reste-t-il de 007 ? Le fantasme ultime de l'homme ! Un célibataire se promenant dans le monde entier et dont le crédit sur le compte en banque semble illimité. Il vit dangereusement mais sort toujours indemne des aventures les plus risquées. Il est toujours plus intelligent que ses adversaires, séduit une superbe femme durant chaque mission. Lorsqu'il la plaque, c'est pour une autre. Cet homme symbolise la plus totale insouciance masculine. Dans True Lies, je prends ce fantasme que j'oppose avec les problèmes de l'homme ordinaire, réel. Un homme marié, père d'une adolescente, conscient de ses responsabilités envers sa famille et ses amis. James Bond n'a jamais connu une telle existence. Les premières minutes, c'est le fantasme bondien

à l'état pur. Ce fantasme se désintègre lorsque Harry Tasker rentre chez lui, dans sa petite maison, et ramasse le journal devant la porte.

Vous n'auriez pas été tenté de vous porter candidat à la réalisation de Goldeneye, le James Bond actuellement en cours de production ?

Ce serait assez ennuyeux à vrai dire. Seize films ont exploré toutes les déclinaisons possibles de James Bond, de sa mythologie. Intervenir après tant de réalisateurs ne me motive guère. Par contre, True Lies m'a apporté tous les plaisirs d'un James Bond, sans sombrer dans les répétitions, et ceci grâce à une astuce originale qui équilibre le film. Il s'agit de l'intervention de l'épouse de Harry Tasker. Au finish, elle devient sa partenaire. On devrait envisager une séquelle avec ce couple-espion embarqué dans des aventures incroyables. Mais j'attaque actuellement la production de Spiderman et je n'en aurai pas le temps avant longtemps. Spiderman devrait sortir vers le printemps 1996.

Peut-on dire que True Lies est un vaudeville ?

Absolument. Nous avons essayé de tourner un film "idiot" dans le sens où on désirait que les gens sachent que nous ne nous prenions absolument pas au sérieux. Cependant, il aurait été facile de céder au premier degré, au mélo, à la violence dure. Il fallait alléger.

Comment vous êtes-vous adapté aux scènes de comédie ? Après des films comme Abyss et Terminator 2, ce changement de genre doit aussi entraîner des changements d'attitudes, une manière différente d'appréhender la mise en scène...

Je n'ai pas remarqué de grandes différences. Tout était préparé, écrit comme sur Terminator 2 et Abyss. L'important consistait à faire fonctionner la comédie. Dans un autre genre, vous avez davantage de latitude. Dans un drame, vous pouvez vous permettre des séquences plus ou moins longues. Par contre, si vous ne foncez pas dans une comédie, tout s'écroule, y compris l'effet comique. La comédie est un domaine beaucoup plus risqué que le film d'action. Il est ainsi nécessaire de laisser la porte ouverte à une petite part d'improvisation. Tom Arnold y avait beaucoup recours, Arnold Schwarzenegger de temps en temps, surtout dans le changement d'expression de son visage sur le plateau. Le tango en compagnie de Jamie Lee Curtis a intégralement pris forme à la dernière minute, devant les caméras. Dans le scénario, il était seulement stipulé : "Elle commence à danser et il l'arrête". Malgré le fait que nous étions en retard sur le calendrier, nous avons tourné cette séquence. Il se trouve qu'il s'agit d'un des passages les plus drôles de True Lies. Je prends cette improvisation pour une bonne leçon ; certaines choses ne peuvent se produire que devant la caméra. True Lies m'a également appris qu'une séquence de comédie ne peut être modifiée, améliorée par

des moyens techniques. Vous pouvez bénéficier des meilleurs effets spéciaux du monde, si un gag ne marche pas en direct, si les comédiens sont mauvais, c'est foutu et rien ne pourra la rattraper. Heureusement, ce ne fut jamais le cas. Nous n'avons quasiment rien enlevé au film pour cette raison. Si d'autres scènes manquent par rapport aux premiers montages, ce sont pour d'autres motifs. Je tourne toujours beaucoup plus de métrage dont j'ai réellement besoin et, chaque fois, je me retrouve avec un résultat trop long. Ainsi, j'ai dû couper des passages insistant sur les rapports orageux entre Harry Tasker et sa fille. Pour éviter toute restriction au niveau des admissions dans les salles de cinéma, j'ai aussi accepté d'éliminer quelques plans sanglants, quelques répliques un rien trop ordurières. Rien de méchant. 95 % de l'humour prévu s'y trouve et c'est ce qui m'importait avant tout.

Que reste-t-il de La Totale dans True Lies ? D'après quels critères avez-vous décidé de reprendre ou d'éliminer telle ou telle séquence ?

La structure du récit n'est pas vraiment identique, même si certaines séquences sont similaires. La scène chez le vendeur de voitures d'occasion, l'interrogatoire de Jamie Lee Curtis proviennent de La Totale. Bien sûr, j'ai réécrit ces passages dans une optique plus américaine. Le premier et le dernier tiers de True Lies sont complètement originaux. Ceux qui se souviennent de La Totale reconnaîtront toute la partie du milieu. Si j'ai payé un bon paquet de fric pour m'offrir les droits du film de Claude Zidi, ce n'est pas pour trop m'écarter de l'histoire originale, surtout qu'elle est très drôle. Mon objectif consistait, non pas à copier La Totale, mais à en restituer l'esprit. Ironiquement, je ne suis pas un inconditionnel des remakes. Regardez ce qu'il est advenu de Nikita remake par Hollywood. Cela donne un très mauvais film, rigoureusement inutile. Je suis très impatient des réactions du public français par rapport à True Lies.

Les séquences d'action de True Lies relèvent de l'inédit à l'écran. Techniquement, comment êtes-vous parvenu à ce résultat sidérant ?

Les progrès spectaculaires de la technologie digitale permettent tout. Certains prétendent que nous trichons. Non, nous ne faisons qu'ajouter de la crédibilité, du réalisme aux situations. Ces performances n'étaient pas possibles il y a seulement deux ans. La séquence finale de True Lies, par exemple, avec l'avion de combat à quelques mètres des buildings, n'utilise pas les petites combines optiques dont nous avons tant usé des années durant. Elle se situe en pleine lumière, sans la moindre possibilité de dissimuler les effets spéciaux. Vraiment, les portes d'un nouvel univers visuel s'ouvrent actuellement. Diriger des séquences aussi complexes que celles du pont tient toujours du casse-tête chinois et du puzzle, mais les choses s'améliorent. Elles deviennent de plus en plus faciles même. Dans la mesure où je compte parmi les pionniers de ce genre d'effets spéciaux, je peux vous l'affirmer. Ainsi, dans True Lies, nous avons utilisé pour la première fois un système de

montage informatique permettant de monter les plans intégrant des effets digitaux, avec une rapidité folle, des possibilités techniques donnant l'opportunité de tester en direct avant d'aboutir à la bonne image. Avant, vous aviez un story-board et vous deviez impérativement vous en tenir aux dessins. Aujourd'hui, la liberté de manœuvre due aux nouvelles techniques s'accroît considérablement.

Est-ce pour cette raison que vous avez créé votre propre compagnie d'effets spéciaux. Digital Domain ?

Non, nous avons créé Digital Domain avant même que je sache que j'allais tourner True Lies. Sur Abyss et Terminator 2, je me suis rendu compte que mon attirance pour les nouvelles techniques digitales poussait certaines compagnies à améliorer, à développer leurs propres outils, mais je me retrouvais tout le temps à l'écart de leurs innovations, un peu mis sur la touche. Je voulais en faire intimement partie. Grâce à Digital Domain, je peux assouvir ce besoin d'être en permanence en contact avec les dernières innovations en la matière.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH

Paru dans IMPACT n°53